

Brèves littéraires

Brèves

La lettre à Caroline du nord

Jean Pierre Girard

Number 52, 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5436ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Girard, J. (1999). La lettre à Caroline du nord. *Brèves littéraires*, (52), 104–109.

7. *La lettre à Caroline du nord.*

J'ai immédiatement trouvé inhumaine cette responsabilité qu'il me remettait d'emblée sur les épaules — et ça semblait si facile pour lui, tout me faire porter. C'était totalement injuste, bien sûr, mais je devais me rendre à l'évidence, c'était aussi de bonne guerre : voilà un homme qui châtiât bien, *bene castigat*, tout ça, et l'idée me plaisait.

Il était là, attentif et immobile derrière mon épaule, moi qui tentais péniblement de déchiffrer ses hiéroglyphes, nous nous connaissions depuis un peu plus d'une journée, et je revoyais l'enterrement de papa, en surimpression sur cette feuille jaunâtre qu'il allait expédier, du bout du monde, dans quelques heures, à cette Caroline qu'il aimait d'un amour fervent, monacal, et à qui il écrivait dans des mots si doux, des mots du corps lentement gravés sur l'onde, mots sincères et dépouillés que d'aucuns, tristes trouillards, auraient jugés trop crus, à quel point l'absence de son âme immobile et brûlante pouvait effacer sa propre vie, déchiqueter tout désir, et comment la seule présence de cette femme, même lointaine, flamme au bout d'une salle à dîner, d'une ville ou d'un continent, chaleur de son ventre humide qui sèche auprès du sien, battement de son poulx, comment l'amour de cette Caroline avait

pu jusqu'à ce jour le persuader de vivre encore, d'essayer toujours, de recommencer avec elle, de supporter les regards posés sur eux, de relever la tête, de marcher sur le passé, et puis comment ce nouvel exil était nécessaire, fondateur, une espèce d'autoroute inachevée, je voyais bien qu'il cherchait la métaphore juste, celle qu'il portait en lui-même depuis la nuit des temps sans trop savoir à quel saint se vouer, comme tout autre être humain nourrit et protège en son château fort sa propre image du monde, il le faut, oui le faut et je m'acharne à le croire, chaque être doit retrouver sur terre ces quelques mots qu'il porte et qui seront son refuge, que cela au moins puisse à jamais servir d'espoir à quiconque n'en possède plus. Je le trouvais attendrissant et béni. Empêtré dans mon propre retour vers vous, j'aimais néanmoins de plus en plus cet ami, capable de peiner ainsi à dire ses nécessités. Je pensais aussi à Lisa, et beaucoup, mais ne vous en formalisez pas je vous en prie.

Il écrivait de se bien chauffer, de se chaudement vêtir, des nuits tellement froides, le Québec de février est effectivement à vomir, de dormir en diagonale sous la catalogne de ce lit trop grand, de bien s'étendre et de bien se couvrir, de faire attention à elle, désormais, et donc de prendre en quelque sorte ainsi sa place dans ce rôle-là, car il ne reviendrait pas, non, il ne reviendrait plus, son doute s'étant ici mué en certitude, il était désolé, mais il avait eu trop mal, ce n'était plus possible, il ne savait pas recomposer cet homme qu'elle aimait : lui. Il ne pouvait plus. Il parlait de trahison et de parole, je ne peux pas descendre sous le langage,

c'est mon plancher mon amour, je ne sais pas te dire que toi seule, totalement femme, tu me faisais homme, je n'arrive pas à me faire croire assez de toi. Ça doit être immense à concevoir, aussi... À accepter. Oh oui, bien trop gros... Pardonne-moi, mon amour, pardonne-moi d'espérer tant.

Et chaque mot, de fait, était empreint de son allégeance envers cette Caroline.

Je suffoquais.

Je lisais là des mots qui appartenait à mon père.

Je comprenais l'opacité, je respirais l'odeur de ces lieux où papa avait dû rôder, en rond, en vain, parce que sans ces mots.

Charles n'en voulait pas à Caroline, cependant, je te prie tellement d'entendre ceci, ma voix déposée dans cette lettre mon amour, oh comme je ne t'en veux pas, tu as dit ce que tu ferais et tu as fait ce que tu devais faire, jamais je ne te ferai porter de blâme, c'est moi qui ne sais plus être à la hauteur de moi, je suis tellement désolé, je me croyais plus fort, plus ancré dans notre amour, mais quelque chose a cédé, quelque chose a été renversé, ma très amoureuse, et je traîne désormais une dépouille, tu comprends, il faut que j'accepte cela de moi, ce macchabée que je t'imposerais, cet être à continuellement recoudre, tu sais bien, toi, ma douce Caroline de mon doux nord, tu sais bien ce que c'est que de vivre avec un pareil besoin de l'autre,

alors tu comprends, il ne reste plus dans ma vie que notre cause, ouvrir, ouvrir, ouvrir, ce qui nous a d'abord réunis, rappelle-toi, ouvrir, j'espère que tu m'entends te le dire, de toute mon âme je l'espère, il le faut, j'ai besoin que tu entendes ma voix te quitter, je ne serais plus possible, sinon.

Il écrivait souvent deux ou trois fois le même mot dans la même phrase, et dès le début, ce procédé-là m'a un peu choqué, on aurait dit une sorte d'homélie épistolaire qui plaquait sur la feuille une dimension liturgique, lui donnait l'air d'une incantation efficace et suspecte, comme les cris épiscopaux et bien ordonnés d'un évêque emmuré dans la grotte de Lascaux, la vraie, celle qui est désormais interdite aux visiteurs. L'un dans l'autre, je le trouvais plutôt cruel d'être aussi clair; il ne laissait aucune chance à cette fille, cette Caroline du nord forcément très belle, si elle pouvait inventer l'amour à partir de lettres pareilles.

Si je pose ces *engins*, comme tu disais, c'est pour les empêcher de me détester, tu comprends ? J'espère qu'à jamais tu te souviendras de notre cause.

Moi, cobaye diplômé explorant cette fosse, je revoyais vos lettres et le ruban les retenant ensemble, je revoyais mon père assis, défait, ses robustes épaules enfoncées jusqu'au ventre, je revoyais mon père parcourant ces lignes que je ne savais pas, à l'époque, être de vous, et à moi Charles ne laissait aucune latitude, aucun espace, aucune chance, et il m'avait demandé de jeter là-dessus un coup d'oeil. Il prendrait mon « accord pour une faveur... »

J'avalais, j'avalais, je recevais en pleine face toute la complexité d'un autre monde que le mien, et j'essayais de lire sans le juger d'emblée, tout ce monde-là qui m'avait précédé, je me répétais qu'il fallait que je sois à la hauteur, moi aussi, dans cette espèce de course au meilleur deuxième, je me demandais quelle question terrible l'existence me posait là, quelle réponse terrible je devais fournir, et je cherchais de l'air, puisque réponse et question explosaient ensemble, la seule forme possible ne pouvait tenir que dans ma seule présence auprès de lui. Je veux dire : le seul fait que je sois là, constituait cet ultime au-delà du discours qui seul pouvait peut-être réussir à l'apaiser. Exactement comme ce soir, maman, mon corps auprès du vôtre possède, je l'espère, autant de poids et d'importance que tout ce que je vous révèle, et tout ce que j'oublie, et tout ce que je teinte de ce que je suis.

Qu'attendait-il réellement de moi ? Je ne sais pas. Peut-être ma naissance.

« Mais bon Dieu, Charles, qu'est-ce que vous attendez de moi, sacrement ?

— Eh ! Mais votre vie mon ami, rien de moins... Mais holà, nul besoin de jurer, je vous rassure tout de suite, respirez calmement, je ne suis pas du tout certain que ça pourra suffire... Ah-ah-ah ! »

C'est la première fois que j'ai pleuré grâce à lui.

Il était derrière moi, alors je m'en suis tiré, je maîtrisais tout de même assez bien ma respiration, et seules mes omoplates peut-être, un peu trop immobiles et saillantes, ou mon cou, un peu trop rigide et rentré, pouvaient me trahir.

Plus salaud que ce type, je crois que ça n'existe pas.

Mais j'éprouvais à son endroit une reconnaissance immaculée, puisque je lui devais de savoir quelque chose de neuf à propos de Freinki, je lui devais cet aveu qui me plaçait devant mon propre passage à l'acte, et qui pour l'instant me gelait sur place, exactement comme on gèle un homme dans la bande de la patinoire, ils le disent encore dans la National Hockey League, je crois.

J'entendais le vent, sa plainte africaine, j'entendais des voix et des appels, comme si, pour une fois de concert, tout à fait en chœur et dans un souffle harmonieux, comme si le docteur Frankenstein et sa monstrueuse créature avaient pu supplier : « Arrêtez-le... Arrêtez-moi. »

* * *